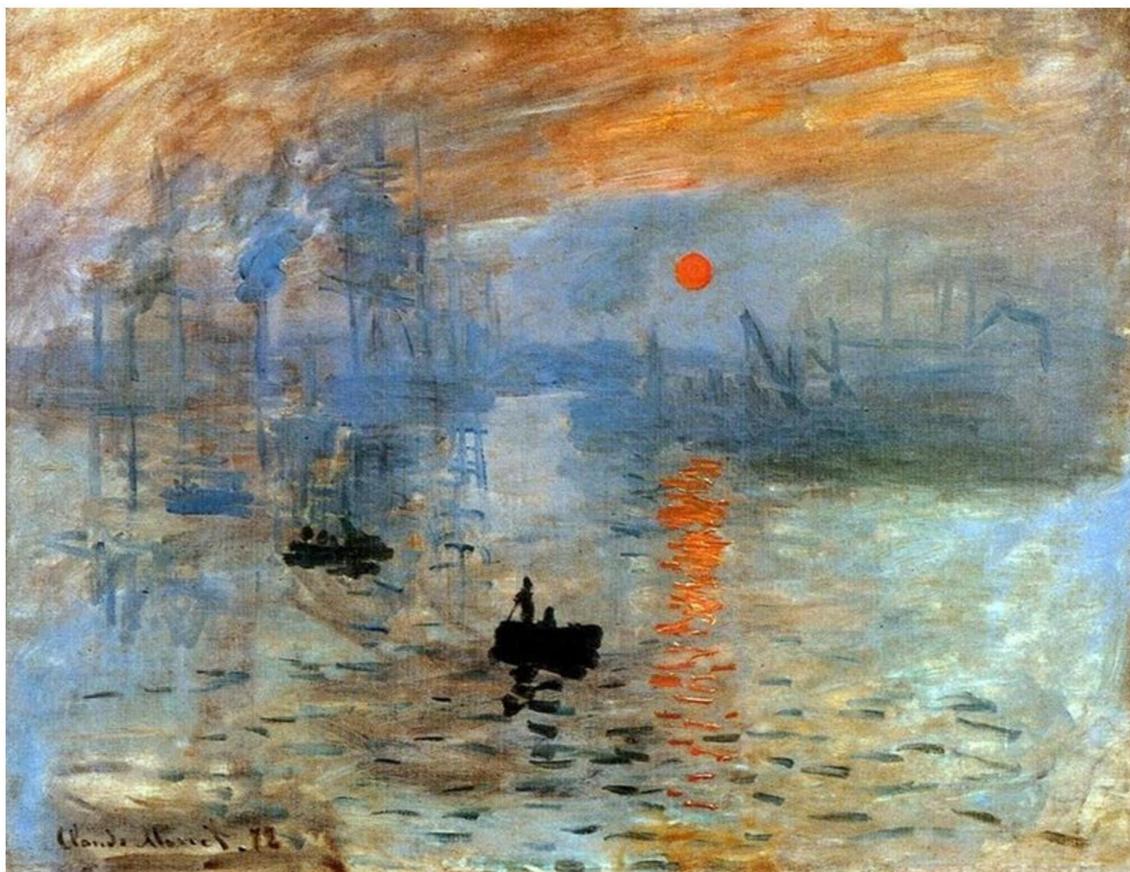


Jean Viviers

Omaha Bleu Noir



Jean Viviès

Omaha bleu noir

© Jean Viviès, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5639-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Claude Monet, *Impression, soleil levant*, 1872, huile sur toile, 50 x 65 cm, Paris, Musée Marmottan

« *Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous*¹. »

José Ortega y Gasset

Prologue

Omaha Beach. Drôle de nom pour une plage de Normandie. Ce nom fut d'abord celui d'un secret, qui n'avait pas choisi pour théâtre le jardin qui lui est souvent associé mais s'était dissimulé dans le décor plus sauvage d'une plage. Ce secret passa en quelques heures de la nuit des ombres à la pleine lumière de l'histoire. Qui pourrait ignorer aujourd'hui, quatre-vingts ans après, qu'Omaha Beach était le nom de code donné en 1944 à une plage de la côte normande ? Il est d'ailleurs peu de noms de codes militaires qui aient atteint une telle célébrité. Jusqu'à la Première Guerre mondiale comprise, les noms des opérations militaires relevaient généralement des lieux géographiques réels où elles se déroulaient : la bataille de la Marne, l'offensive du Chemin des Dames. Ensuite vinrent les noms de code. On se souvient des plus célèbres : « Barbarossa » pour l'invasion de l'Union soviétique par la *Wehrmacht* en juin 1941, « Tempête du désert » (« *Desert Storm* ») en Irak (1991) et « Overlord » pour le Débarquement en Normandie.

Omaha Beach désigne un lieu très précis du rivage de la Manche, dans le Calvados. Ce nom de code est plus connu que les villages côtiers de Normandie dont il identifiait les plages pour les troupes alliées du Débarquement le 6 juin 1944. Omaha, le terme choisi par l'État-major allié, est le nom d'une tribu indienne d'Amérique assez peu connue, mais qui allait entrer dans l'histoire des guerres sur un autre continent, en Europe, et qui bien au-delà allait s'inscrire dans une représentation où se mêlent histoire et épopée, tragédie et mythologie.

Ce nom mystérieux puis devenu célèbre est l'aimant de ce récit, qui retrace l'entrée d'un enfant des années soixante dans le monde anglo-américain, dans sa langue et dans son imaginaire, au temps du vingt-cinquième anniversaire d'une page décisive de la Seconde Guerre mondiale.

Le casque

L'invitation à la campagne avait été reportée plusieurs fois pour cause de mauvais temps. Mais il faisait très beau ce jeudi après-midi de mai 1969. Le jeudi il n'y avait pas école et cela depuis le XIX^e siècle. On aimait parfois évoquer la « semaine des quatre jeudis » pour imaginer une semaine fantastique qui n'arriverait jamais. Un camarade de classe, Denis m'a invité chez lui. Il habite une ferme normande tout en longueur aux murs à colombages, une longère, à quelques coups de pédales de chez moi. Denis est blond, pas très grand, le regard éternellement espiègle, tel un lutin échappé d'une ancienne chronique. J'ai onze ans, comme lui, et c'est comme si j'avais cet âge pour toujours. La Normandie est ma campagne heureuse. Je n'y suis pas né, mais j'y habite depuis ma petite enfance, avec mon père fonctionnaire méridional venu rejoindre avec ma mère son affectation dans le département de l'Orne.

J'ai pédalé à perdre haleine sur la route bordée de peupliers qui se dressent comme des points d'exclamation. Une fois arrivé, et mon vélo couché dans l'herbe haute, nous courons, Denis et moi, dans un champ irrégulier derrière un hangar moderne gris-blanc en chantant à tue-tête « Laissons, laissons entrer le soleil » de Julien Clerc. Mais la comédie musicale hippie « Hair », avec son parfum de scandale (une courte scène de nudité) dont la radio se fait l'écho et où l'on entend cette chanson, est bien loin de nos pensées. *Let the sunshine in*. Nous nous sommes un peu écartés du périmètre de la ferme, là où les champs descendent en pente douce. Un peu plus loin les pommiers sont en fleurs. Dans ma course désordonnée le long d'un pré ébouriffé de boutons d'or, je trébuche tout à coup contre quelque chose de métallique qui affleure au ras du sol. Je me masse la cheville, voilà que je me suis tordu le pied. Je ramasse ma casquette. Mais curieux, j'extrais lentement l'objet que mon pied a heurté : j'enlève la terre qui le recouvre avec un bâton, puis avec les doigts. C'est un casque, rouillé, un peu cabossé. Je reconnais maintenant sa forme caractéristique avec ses rebords incurvés : c'est un casque allemand de la Seconde Guerre mondiale, que je tiens maintenant dans mes mains couvertes de terre, comme un trophée et je n'en reviens pas. Tout fier, à Denis qui m'a rejoint, je montre ma découverte. D'une phrase, il met fin à mon petit numéro d'archéologue et me ramène en se moquant

à une réalité d'une décevante banalité : « je sais, cela ne m'étonne pas, il y en a plein par ici ».

— Des casques ?

— Oui, mais oui viens voir ! »

Il me conduit de l'autre côté du hangar et, comme Tintin découvrant soudain les multiples copies du fétiche Arumbaya dans l'album *L'oreille cassée*, je découvre sagement alignés une vingtaine de casques identiques, verts et marron, pacifiquement remplis de maïs. Mon trophée d'un instant connaîtra bientôt lui aussi son humble destinée de récipient agricole, ou de mangeoire à bestiaux.

Un moment plus tard, le père de Denis, paysan taiseux en chemise à carreaux, colosse débonnaire comme échappé d'un tableau de Fernand Léger, le peintre natif d'Argentan, la ville toute proche, veut bien répondre brièvement à mes questions en lançant des fourchées de foin dans le hangar. Il est peu porté au récit épique mais explique sans trop se faire prier que nous nous trouvons sur un important champ de bataille d'août 1944. Dans ce coin, autour de Trun, cela a « bien chauffé » pendant des jours. Les canons américains pilonnaient chaque mètre carré de cette terre normande depuis Almenêches. « Les Fridolins, ils ont morflé ». « Fridolins », j'apprends ce mot dont les sonorités espiègles et presque joyeuses disent mal l'occupant germanique. Je ne connais pour s'en rapprocher un peu que le malicieux Bibi Fricotin des bandes dessinées. Nous rions : « les bibis fridolins ». Fernand Léger nous reprend, son visage s'est d'un coup assombri : il n'y a pas de quoi rire. « C'était rien sérieux ». Expression courante en Normandie, le mot « rien » avant un adjectif signifiait « très ». Devant notre frivolité enfantine, il se lance sans interrompre sa besogne dans quelques autres explications moins sommaires. En effet, nous sommes sur la commune de Trun, là où la tenaille des armées alliées anglo-américaines s'est refermée sur la VII^{ème} armée allemande prise au piège, ses quinze divisions en déroute, entre Falaise et Chambois, après des semaines d'âpres combats depuis le 6 juin. C'était ce que les historiens militaires appelleront la « poche de Falaise-Chambois », la zone étroite où les Polonais et les Canadiens firent leur jonction avec les troupes américaines de Patton le 21 août 1944. J'habitais donc dans cette poche de guerre et de destruction.

Le général Eisenhower, 53 ans, commandant en chef de l'ensemble de

l'opération *Overlord*, arrivé sur place deux jours après la fin de la bataille, soulignera le caractère effroyable de la scène. Ce sont même les cercles de l'enfer de la *Divine Comédie* qui lui viennent à l'esprit : « Le champ de bataille de Falaise était sans conteste l'un des plus grands « champs de mort » de toutes les zones de guerre. Quarante-huit heures après la fermeture de la brèche, on m'a conduit à travers elle à pied, pour découvrir des scènes qui ne pouvaient être décrites que par Dante. Il était littéralement possible pendant des centaines de mètres de ne marcher que sur des restes humains en décomposition » (23 août)². Montgomery, pourtant pas le moins endurci des militaires, notera dans son *Journal* : « je n'avais jamais rien vu de semblable »³. Un des cercles de l'enfer en Normandie. Dante au pays de Flaubert et de Maupassant.

Ainsi ma riante campagne de Normandie en cachait une autre, une campagne de fer et de feu, de guerre et de mort : la campagne de Normandie au sens militaire de ce mot, qui peut désigner à la fois un espace et une activité. Mes jeux d'enfants se déroulaient donc sur un ancien et effroyable théâtre d'opérations. Dix mille Allemands, pris au piège, laissèrent la vie dans cette poche réduite entre Falaise et Chambois où surgit aussi la deuxième Division Blindée française de Leclerc. Des milliers de chevaux morts, des milliers de véhicules et de canons calcinés ou abandonnés. Les Alliés firent aussi plus de 50.000 prisonniers dans ce vaste charnier.

J'avais bien vu à quelques carrefours, au Mont-Ormel tout proche, le mémorial érigé en souvenir de cet épisode décisif de la bataille de Normandie, sur le flanc même du mont situé très exactement au sommet de la cote 262, là où s'est officiellement refermée la poche de Falaise, le 21 août 1944. C'est en raison de cette fidélité topographique que le musée a été édifié en rase campagne. On y voit un char Sherman M4A1 « Gen Maczek ». Le site est appelé *Maczuga* par les Polonais. J'en saurai bientôt la raison.

En traversant un jour la forêt de Carrouges, à l'arrière de la Citroën ID familiale, version simplifiée et plus populaire de la DS, j'ai le temps de voir un monument, orné de plaques commémoratives. Mais mes parents ne parlent jamais de la guerre. Ils semblent fuir le sujet, désertier cette histoire.

« J'ai trouvé un casque allemand ! J'ai trouvé un casque allemand ! » De retour chez moi à Trun, en plein pays d'Auge, petit bourg de ce département de l'Orne bien paisible, mais tout proche du Calvados voisin, j'en parle à tout le

monde comme un innocent enfant de chœur qui découvre d'un coup le monde qui l'a précédé, un monde d'avant mais qui se situait à l'endroit même où il se trouve à présent. Et c'était un Trun d'enfer qui se cachait sous le vert paradis de mes amours enfantines.